

Lettre à mon Viking

Catherine Morency

Volume 50, numéro 4 (282), novembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morency, C. (2008). Lettre à mon Viking. *Liberté*, 50(4), 71–76.

POÉSIE

Lettre à mon Viking

Catherine Morency

Tout est gris ce matin. Je suis de gris répandue sur ton absence odorante et pourtant tout respire à nouveau. Le vol des oies, ruban noir et blanc délacé sur ce ciel morose, ramène le souvenir d'un musc délicat. Comme si en me déliant de ton corps, j'entrais dans la boutique d'un tanneur qui aurait frotté ses peaux avec la chair de fruits indéchiffrables, me rappelant les sardines engouffrées, ensemble, un soir de rire et d'aveux, dans cet estaminet légendaire, à Barcelone.

Grenade s'enlise lentement derrière le front de mer, les fièvres en boucle et ce rêve brumeux dont on ne garderait que les noyaux, perles dérobées à l'écrin d'Éros pour aller resonder les rivages leur désir d'éclosion. Quand le vent se lève, hésitant, au moment où le fleuve ouvre un œil sur l'île somnolente, une flèche vient rompre ce charme lourd l'ensemence de plus belle. Au bout du chemin sinueux, fier profil érigé sur le tournant de notre âge, il me semble que c'est toi qui distribues les passages vers une clarté scandaleuse nue ruant dans les ancrages.

Voilà le livre dont je t'ai parlé un jour, dans le port de Salerne. Embrassée par ton souffle, plongée dans le brouillard, ce port où tu ne les tus pas Les Mots, me laissant chanceler, apprivoiser les seuils auxquels tu n'accéderais que pour m'éprendre. *Don't go where I can't follow*, et en même temps va partout, plus loin encore piller, mettre la table pour nos colosses, nourrir l'infinie luxure le fracas des désirs, arroser les échos endormis qui oublièrent de répondre à nos voix s'élevant, morvées dans la pénombre.

Te revoir tendu, cadet sur l'éminence, ma main une liane parachevant l'olivier. Offerte à nos effarements solaires réentendre Catherine : « Il faut faire confiance à la folie des choses, le monde est méchant mais il saura t'étonner. » Nul besoin de foulard il n'y a plus de vent pas de robe à défaire que mes veines déliées à l'heure pour tes fauves. Danse martiale brûlis, envahie dans les branches qui lacèrent mon épaule au moment où tu te saisis en moi de cette évidence : le rubis n'est pas qu'une pierre il donne aussi des fruits.

Traverser jardins mers vidanges et cathédrales, l'emprise de ta main surprenant le pouls de savantes ouvertures. Tu peux t'étendre n'importe où : je vais à toi, à ta manière de garder les marées quand Aphrodite se dresse que les vagues nous confondent. Ne me noyant plus qu'entre les ressorts de ton audace fragile, je te promets un cri des ravages un chant barbare et l'empire à nos pieds quand rassasiés nous appareillerons, à bord du drakkar, toute faiblesse engloutie.

Dans ce rêve-là, certaines villes seraient des musées de l'air. Et le soleil ne s'y lèverait que pour nous. L'orage ses forfaits n'auraient de prise que sur des galères vétustes charriant avec elles les dernières corrosions du vertige. Laissés derrière l'asile des rameurs et bassesses et mirages, campons notre œil sur le sillon en aval, là où sans cesse s'accaparer se voir se rendre l'un à l'autre dans une équation abjecte d'opulence, un carnier somptueux où tu éprouverais mon corps comme rançon ultime contraction du sol sur l'amer.